

Semir Badir

# Resémantiser le monde

(doi: 10.14649/104499)

Versus (ISSN 0393-8255)

Fascicolo 1, gennaio-giugno 2022

**Ente di afferenza:**

*Società editrice il Mulino (mulino campus)*

Copyright © by Società editrice il Mulino, Bologna. Tutti i diritti sono riservati.

Per altre informazioni si veda <https://www.rivisteweb.it>

**Licenza d'uso**

L'articolo è messo a disposizione dell'utente in licenza per uso esclusivamente privato e personale, senza scopo di lucro e senza fini direttamente o indirettamente commerciali. Salvo quanto espressamente previsto dalla licenza d'uso Rivisteweb, è fatto divieto di riprodurre, trasmettere, distribuire o altrimenti utilizzare l'articolo, per qualsiasi scopo o fine. Tutti i diritti sono riservati.

SÉMIR BADIR

# Resémantiser le monde

## Resemantising the world

This paper examines, through a semantic analysis, the links between the ordinary notion of *world*, the logical notion of *possible world* and the literary notion of *fictional world*. Reviewing hypotheses (metaphor, homonymy) formulated by logicians and literary theorists, we will see that the academic meanings operate, according to a generalizing synecdoche, a drastic desemantization of the ordinary notion. These academic meanings rely on the activation of the semantic features of ‘set’ and ‘totality’, making the notion of *world* abstract, pluralizable and modalizable. The ordinary notion activates however semantic features of ‘situability’ and ‘appropriability’ that a logic of scientific knowledge as well as a theory of literature would undoubtedly gain by not neglecting.

**Keywords:** World, Possible World, Fictional World, Desemantisation, Resemantisation.

## 1. Introduction

De la notion de «monde», comme elle est en usage dans la langue ordinaire, il est admis que le concept de «monde possible», employé par les logiciens, est une métaphore (Volli 1978: 135; Fořt 2016: 16). Ce rapport métaphorique posé entre *monde* et *monde possible* est conforme au processus ordinaire de création d’une notion nouvelle. Par exemple, entre *souris* et *souris électronique*, le lien est également métaphorique: la souris électronique a seulement en commun avec la souris dont elle dérive, du point de vue lexicologique, un trait sémantique relatif à l’apparence formelle de l’animal (taille proportionnellement petite dans l’environnement congru et appendice tubulaire). Il ne serait donc pas anormal, d’un point de vue rhétorique et discursif, que l’adjectif *possible* ne caractérise pas le «monde possible» au sein d’une classe sémantique plus générale qu’exprimerait, par défaut, le substantif *monde*, mais qu’il s’en dégage une notion autonome, seulement reliée à la notion de monde par un trait adjacent. Comme l’écrit vigoureusement Ugo Volli (1978: 141): «Les mondes possibles ne sont pas des mondes, le monde n’est pas un monde possible».

Du concept de «monde possible», la notion de «monde fictionnel» est également, selon les théoriciens de la littérature qui l'ont développée depuis la fin des années 1970 sous ce terme ou un autre avoisinant («imaginaire», «littéraire», «parallèle», «raconté», etc.), une métaphore (Pavel 1988: 86; Ryan 1991: 3). À nouveau, on peut trouver des exemples où une création lexicale adjoignant un adjectif à un substantif dérive, par un lien métaphorique, d'une autre locution semblablement formée; par exemple, l'«action évolutionnaire» qui se rencontre sous la plume de quelques écrivains en herbe<sup>1</sup> fait évidemment référence à la locution *action révolutionnaire*, lui empruntant certains traits sémantiques spécifiques tout en s'en démarquant. Umberto Eco (1979: 161) peut ainsi conclure sereinement, après avoir précisé les traits que la notion sémiotique de «monde possible textuel» a emprunté à la notion logique de monde possible, que les deux notions sont désormais «en relation d'homonymie».

Cependant, le fait que les concepts (ou notions, suivant le degré d'explicitation) de monde possible et de monde fictionnel soient tous deux élaborés à partir d'un processus métaphorique n'est pas commun. La question qui se pose en effet est celle du rapport qu'entretient la notion littéraire de monde fictionnel avec la notion ordinaire de monde. Repartons, pour s'en faire une meilleure idée, des exemples qui ont servi à asseoir l'acceptabilité discursive des rapports métaphoriques précédemment évoqués. On sent bien que l'«action évolutionnaire» a en partage avec l'action révolutionnaire d'être une action; le lien métaphorique qu'on peut poser entre les deux locutions s'explique ainsi, en partie, par leur appartenance commune à la catégorie sémantique des actions. Le cas n'est donc pas similaire à celui des diverses notions de monde, pourvu qu'on maintienne qu'un monde possible n'est pas un monde. Quant à la notion de souris électronique, on peut observer, dans des usages actuels où elle est convoquée, qu'il est possible d'opérer un «clic de souris» simplement en touchant du doigt un écran tactile; c'est bien un processus métaphorique qui permet de l'interpréter (une fonction en partage), lequel vient ainsi s'ajouter à la métaphore initiale posée entre l'acception naturaliste et ordinaire de souris et son acception technologique (également passée dans le langage courant); mais le lien entre cette troisième acception et le petit animal est alors définitivement défait. À suivre la leçon donnée par cet exemple, il faudrait en conclure qu'il n'existe *aucun* rapport entre la notion commune de monde et la notion de monde fictionnel, ce qui, certainement, fournirait une réponse assez rébarbative à la question que je me propose de traiter dans cette étude.

Pour ne pas devoir nous en contenter, je vais, dans un premier temps, examiner de plus près le lien métaphorique que l'on reconnaît entre la notion

<sup>1</sup> Dans un roman de Gautier Battistella, *Un jeune homme prometteur*, paru aux éditions Grasset en 2014; ou dans le manifeste *J'ai le droit!* publié sous le pseudonyme Monthome, aux éditions Men3 en 2013.

ordinaire de monde et le concept de monde possible; je mènerai ensuite un examen similaire, quoique plus bref, d'analyse rhétorique et discursive au bénéfice de la notion de monde fictionnel. L'idée qui inspire ces examens est que, dans les deux cas le lien métaphorique posé, quoiqu'apparemment plausible, n'est pas bien solide et contribue plutôt à masquer des problèmes théoriques et argumentatifs. Je m'intéresserai alors, pour finir, à la notion ordinaire de monde et m'interrogerai, suivant des réflexions de Bruno Latour et d'Alexandre Gefen, sur son incidence à l'égard des problèmes qui auront été précédemment soulevés.

## 2. De quoi le monde est-il la métaphore en logique?

Le procédé rhétorique de la métaphore a fait l'objet d'une description en sémantique linguistique qui mérite d'être rappelée. Le cas de la métaphore *in praesentia* est celui auquel se rapporte la création d'une notion technique (Klinkenberg 1996: 14-16): on sait avec quel mot ou expression le mot ou l'expression créée entretient un lien métaphorique. L'analyse sémantique est alors celle de deux ensembles de traits intensionnels en intersection (voir Groupe  $\mu$  1970: 118), délimitant ainsi trois sous-ensembles de traits sémantiques (ou sèmes), à savoir deux ensembles de sèmes appartenant exclusivement à l'un ou l'autre des mots en présence dans le processus métaphorique (traits différenciateurs) et un ensemble d'un ou plusieurs sèmes appartenant aux deux mots (traits communs).

Que la notion ordinaire de monde ait des traits différenciateurs que ne partage pas la notion logique de monde possible, c'est ce que Saul Kripke (1980: 44) indique lorsqu'il observe que «A possible world isn't a distant country that we are coming across, or viewing through a telescope». Définir, ou chercher à définir, une notion par ce qu'elle n'est pas revient à suggérer qu'il y aurait quelques raisons pour qu'on la définisse ainsi mais que ces raisons méritent, en définitive, par être rejetées. Pourquoi rejetées? Parce que les traits évoqués relèvent spécifiquement d'une notion avec laquelle la première pourrait être confondue, à savoir, bien évidemment, la notion ordinaire de monde face à la notion technique de monde possible. Il est donc entendu que, selon Kripke, il y aurait à penser que la notion ordinaire de monde contient dans ses traits sémantiques la «visibilité au moyen d'un télescope» et la «capacité à donner quelque impression sur quelqu'un», traits que ne partage pas le concept de monde possible. Il semble évident, par ailleurs, que le concept de monde possible ne se contente pas d'une définition purement négative mais est au contraire défini et appliqué dans des règles strictes d'usage par les logiciens. Il possède en effet des traits spécifiques (consistance logique, complétude logique ou *complete assignment*, validité de l'implication logique) que la notion ordinaire de monde, étrangère à ces règles, ne saurait *a priori* partager (elle n'est pas faite pour cela).

Reste à déterminer quel trait sémantique commun peuvent partager la notion ordinaire de monde et le concept de monde possible. Or l'explicitation de ce trait commun, qui justifierait le choix du mot *monde* pour le concept de monde possible, n'a pas été produite; à tout le moins, elle ne l'a pas été au moment où Kripke introduit ce concept dans ses travaux pionniers en logique modale. En fait, lors de sa première occurrence, la définition même du concept est reportée: «(It is not necessary for our present purposes to analyze the concept of a “possible world” any further)» (Kripke 1959: 1). Symptomatiquement, cet effort d'élaboration définitionnelle est encore reporté... vingt-et-un an plus tard! «I will say something briefly about ‘possible worlds’. (I hope to elaborate elsewhere.)» (Kripke 1980: 15). Dans la suite du premier article, Kripke (1959: 3) allègue un «monde réel» (*real* ou *actual world*) sans que le besoin de définition ne se fasse davantage sentir. Jamais il ne paraît en tout cas sous-entendre que l'usage du mot *monde* dans *monde réel* soit différent de son usage dans *monde possible*, de sorte que les deux qualificatifs lui sont indifféremment applicables: «Clearly all the rules for assigning T or F to formulas now become valid when they are interpreted as representing an evaluation of the proposition corresponding to the formula as true or false in a given “world,” whether real or possible» (*ibid.*). Il paraît donc clair qu'en logique, l'usage de la notion de monde est indépendante des qualificatifs «réel» ou «possible» susceptible de la caractériser.

Si l'on cherche à maintenir l'hypothèse d'un lien métaphorique entre la notion ordinaire de monde et la notion de monde possible, il paraît nécessaire de ménager une place pour l'usage logique de *monde* dans la description de ce lien. Cette place pourrait être précisément celle de la part commune entre les deux notions, à l'intersection des ensembles sémantiques qu'elles forment.

Selon cette hypothèse, l'usage logique de *monde* détache ce mot de toute une série de traits sémantiques que recouvre la notion ordinaire, notamment sa «visibilité au moyen d'un télescope» et sa «capacité à donner quelque impression sur quelqu'un», ce qui la rendrait compatible avec les traits spécifiques attribués au concept de monde possible (consistance logique, complétude logique, validité de l'implication logique).

L'hypothèse, cependant, est difficilement tenable. Dans le modèle descriptif proposé pour le processus de la métaphore, il n'est pas prévu que le trait commun entre les deux ensembles sémantiques à considérer puisse avoir la même expression que l'un des deux ensembles. Par exemple, entre *souris* et *souris électronique*, on l'a vu, le trait commun peut être désigné comme 'apparence de forme' en précisant que cette apparence concerne la petite taille (proportionnellement parlant) et la forme d'un appendice. Il n'y aurait aucun sens à proposer que ce qu'il y a de commun entre la souris, dans son acception naturaliste, et la souris électronique, comme elle

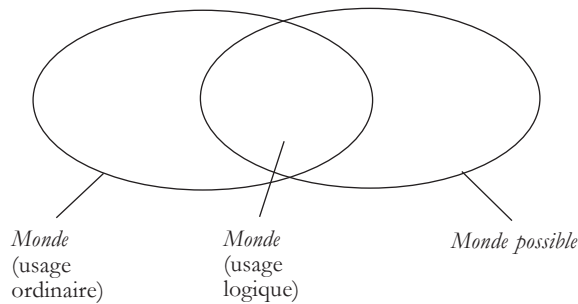


FIG. 1. L'usage logique de *monde*, à l'intersection de la notion ordinaire et du concept de *monde possible*.

désigne un artefact technologique, soit une notion abstraite de «souris». Or c'est précisément à un raisonnement analogue qu'aboutirait le maintien de l'hypothèse d'un lien métaphorique entre la notion de monde ordinaire et le concept de monde logique: leur point commun serait une notion abstraite, supposément en usage en logique, de monde.

Peut-être faut-il alors modifier la conception même que l'on se fait de la présence d'un lien métaphorique entre les deux notions. Dans ce cas de figure, ce ne serait pas en alléguant l'usage technique de la métaphore, comme la description sémantique permet de le définir, qu'on pourrait attester de la présence d'un lien dit «métaphorique» entre eux, mais en évoquant un usage moins contraint (sémantiquement parlant), une simple «manière de parler». Autrement dit, le monde offrirait une «image» du concept logique de monde possible. On reconnaît bien en effet quelque chose d'imagé dans l'usage ordinaire de la notion de monde. On peut s'en tenir, à cet égard, aux traits que Kripke lui a imputés: vu depuis un télescope, le monde offre l'image d'une planète, ou d'une zone en surface sur une planète; ou bien, en regardant autour de soi, en particulier dans un pays étranger, l'impression visuelle qui se produit sur nous est susceptible d'être rapportée au monde qui nous entoure. Mais on envisage difficilement que ces caractéristiques propres à l'image du monde dans son acception ordinaire soient pertinentes pour la logique, puisque la notion de monde possible s'élabore précisément sur le rejet de ces caractéristiques. À nouveau, je reprends pour éclairer l'argument l'exemple de la souris: l'image qu'elle présente, à savoir sa petite taille et la présence d'un appendice tubulaire, entretient sans doute des rapports assez lâches avec les fonctionnalités d'une souris électronique (ce que démontrent l'existence de souris «sans fil» et l'usage de l'expression *clic de souris* dans des situations où ce type d'artefact a disparu), pour autant elle n'est pas totalement éloignée et impertinente pour rendre compte de l'apparence que peut prendre une souris électronique. En quoi le monde offre-t-il une image pertinente au concept logique de monde possible?

Kripke a pu émettre un doute sur ce qu'il y ait rien dans le monde offrant une image au concept de monde possible:

The 'actual world'—better, the actual state or history of the world—should not be confused with the enormous scattered object that surrounds us. The latter might also have been called 'the (actual) world', but it is not the relevant object here. Thus the possible but not actual worlds are not phantom duplicates of the 'world' in this other sense. Perhaps such confusions would have been less likely but for the terminological accident that 'possible worlds' rather than 'possible states', or 'histories', of the world, or 'counterfactual situations' had been used (Kripke 1980: 19-20).

Plutôt que de *monde réel*, il aurait sans doute mieux valu, admet Kripke, parler d'*état réel* ou d'*histoire* du monde<sup>2</sup>. Pour un logicien, supposé chercher à rendre compte du langage de la raison et à désambiguïser pour ce faire les mots de la langue ordinaire, la faute n'est sans doute pas mince. La correction a toutefois de quoi laisser sceptique. Remplacer *monde réel* par *état réel du monde* laisse inchangé le problème de définition de *monde*. Or Kripke persévère à avertir son lecteur que cet usage-là de *monde* (dans «état actuel du monde») ne doit pas être confondu avec un autre usage, dans lequel chacun peut reconnaître l'usage que le mot *monde* a dans la langue ordinaire. La source principale d'erreur n'est donc pas tarie. Elle se renforce, au contraire, ainsi qu'on va le reconnaître dans un instant. Ce que donne à voir la citation ci-dessus est donc deux «sens» d'un même mot, dont l'un est en usage dans la langue ordinaire, l'autre, en logique. Il n'est plus même question d'envisager que l'usage ordinaire offre une image utile à l'usage qui en est fait en logique mais de distinguer soigneusement les deux usages. Doit-on en conclure que les deux usages provoquent une situation d'homonymie stricte, sans qu'ils aient *rien* en commun? Cette nouvelle hypothèse, pour reposante qu'elle serait pour l'esprit, manque de vraisemblance, à la fois sur le plan historique (il n'est pas plausible que la notion de monde ait été forgée par les logiciens et, avant eux, par des philosophes, sans que l'usage ordinaire du mot n'ait *en rien* influencé son adoption, fût-ce pour un autre usage, en logique) et d'un point de vue théorique (comme on va le voir, il n'est pas plausible que la théorie logique se coupe entièrement du monde dans son sens ordinaire). La citation opère en réalité une dénégation: pour ne pas avoir à justifier l'usage logique de la notion de monde, Kripke rejette en bloc toute question relative à son rapport à l'usage ordinaire du mot.

Pour dire un mot de la correction proposée dans la citation: elle vient contrebalancer une affirmation antérieure de Kripke selon laquelle le monde réel est un monde possible: «We were given a set **K** of possible worlds, with

<sup>2</sup> On trouve cet ajustement chez d'autres logiciens, voir par exemple Goodman (1978: 4-5), lequel distingue *world* et *visions of world* ou *world* et *world-versions*.

one element **G** singled out as the “real” world» (1963: 69), laquelle entre en contradiction manifeste avec l’affirmation de Volli citée plus haut. Cette proposition initiale laisse entièrement dans l’ombre la définition à apporter à la notion logique de monde et son rapport éventuel à l’usage ordinaire. Elle exclut en tout cas la possibilité d’un rapport métaphorique, puisque *monde* ou *monde possible* devient une catégorie sémantique comprenant des éléments différenciés, à savoir le monde réel et d’autres mondes concevables.

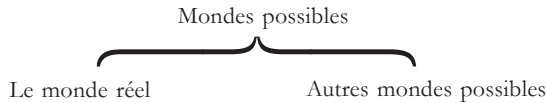


FIG. 2. Catégorie logique des mondes possibles.

Bohumil Fořt (2016: 26-30) rapporte que cette affirmation n’a pas laissé les logiciens indifférents. Elle a été longuement débattue, les uns (tel A. Plantinga) arguant que le monde réel n’est pas distinguable des autres mondes possibles, d’autres (comme R. Bradley & N. Swartz) soutenant juste l’inverse (au point de faire sortir le monde réel de la catégorie des mondes possibles), tandis qu’un troisième parti (D.K. Lewis, B.H. Partee) commence par réaffirmer la nécessaire constitution logique d’une notion de monde réel (le monde réel est un monde réel *possible*, distinctement de toute acception en langue ordinaire de cette notion) avant d’admettre son caractère non distinguable parmi les mondes possibles.

La correction suggérée par Kripke n’abolit sans doute pas la teneur du débat mais elle le déporte sur une autre notion que celle de monde, de sorte que nous pourrions ne pas nous en soucier davantage. Nous disions cependant que cette correction maintient le problème qu’elle soulève. En effet, il y a une contradiction à dire que *le monde* peut être pris dans des acceptions différentes. L’article définit *le* indique que la notion de monde accueille parmi ses traits sémantiques la singularité (il n’y a qu’un monde) et la définition (ce monde est donné, dans son évidence), tout de même que dans *la souris a rejoint sa cachette*, la notion de souris n’est pas simplement à disposition, elle désigne un être singulier défini. Diverses manières de voir ce monde sont certes envisageables, mais non au point qu’elles impliquent des notions en rapport purement homonymique (ces manières, aussi différentes soient-elles, visent le même monde), ni même, à vrai dire, en rapport métaphorique (ces manières sont *a priori* sur un pied d’égalité les unes vis-à-vis des autres). L’*unité de sens* assignée à la notion de monde précède et prévaut sur toute différenciation conceptuelle que lui confèreraient ses usages, en langue ordinaire comme en logique. Certainement, cette unité de sens entraîne des implications théoriques que la logique ne saurait aisément écarter.



Je ne voudrais pas toutefois laisser penser que mon objection tient à la seule présence d'un article défini. Si, au lieu de «The 'actual world'», Kripke avait écrit «An 'actual world'» ou «The notion of 'actual world'», les problèmes que pose la correction ne se seraient pas arrangés. Dans tous les cas, il conviendrait d'interroger le rapport entre un *concept*, applicable en droit à n'importe quel objet, et un objet singulier et défini. En logique, ces objets singuliers et définis sont désignés par des noms propres. Or, dans la langue ordinaire, il est déjà arrivé qu'à partir d'un nom propre, une notion générale se dégage, de sorte que le nom propre connaisse des usages comme nom commun. Par exemple, le nom propre *Le Colisée*, désignant un amphithéâtre à Rome, a pu donner lieu à des usages en tant que nom commun, *colisée*, et applicable à d'autres objets que l'amphithéâtre romain (le colisée de Vérone, le colisée de Pula, etc.). Semblablement, le nom propre *Don Juan* désigne à l'origine un personnage apparaissant dans une pièce de Tirso de Molina. Ce personnage apparaît ensuite dans d'autres œuvres littéraires (chez Molière, Corneille, da Ponte, Gluck, Pouchkine, entre autres), sous ce nom ou un autre proche (*Dom Juan*, *Don Giovanni*...), avec des traits plus ou moins apparentés à ceux qu'il avait dans la pièce originale. Depuis lors, *don juan* est devenu synonyme de *séducteur*, lorsque ce mot est employé comme substantif et appliqué à un homme. Dans ces deux exemples, l'opération sémantique permettant de passer de l'objet singulier défini à la notion et faisant du nom propre un nom commun consiste en une neutralisation de sèmes (relatifs, notamment, au lieu d'extraction). Cette opération est conforme au processus rhétorique connu sous le terme technique de *synecdoque généralisante*, désignant le passage d'une espèce particulière à un genre plus général. La synecdoque généralisante peut être appropriée ou non, selon les sèmes spécifiques qui fondent l'unité de sens de la notion dégagée. Dans le cas de la notion de colisée, il semble tout à fait admissible que Le Colisée à Rome soit un colisée. Dans celui de la notion de don juan, en revanche, certains interprètes peuvent contester que *Dom Juan* dans la pièce de Molière ou *Don Giovanni* dans le livret d'opéra écrit par da Ponte soient des don juan, pour le motif que le trait sémantique 'séducteur' semble par trop réducteur, voire caricatural, pour les décrire. Il ne serait donc pas tout à fait impensable de considérer qu'*un monde* doive être distingué *du monde (réel)*, si cette dernière occurrence devait fonctionner à la manière d'un nom propre. Il reste toutefois une difficulté venant de la possibilité, dans l'usage logique de la notion de monde, de sa caractérisation comme «réelle». On appréciera bien le problème interprétatif que pose cette possibilité si on applique la même caractérisation à l'un ou l'autre des deux mots qui nous ont servi d'exemples:

1. Le 'don juan réel' ne doit pas être confondu avec cet être bien connu qu'on appelle aussi 'Don Juan'.

2. Un ‘don juan réel’ ne doit pas être confondu avec cet être bien connu qu’on appelle aussi ‘Don Juan’.

3. La notion de ‘don juan réel’ ne doit pas être confondue avec cet être bien connu qu’on appelle aussi ‘Don Juan’.

Les énoncés 1 et 2 sont interprétables de deux façons: ou bien la distinction imposée entre ‘*don juan réel*’ et ‘*Don Juan*’ vient de ce que les deux expressions désignent toutes deux des choses singulières (et, dans l’énoncé 1, qui plus est définies); ou bien la distinction est fondée sur la présence d’un sème ‘séducteur’ assignable à ‘*don juan réel*’ qui ne convient pas (ou qui ne suffit pas) à ‘*Don Juan*’. L’énoncé 3, en revanche, n’a pas un sens directement intelligible, quoique la suppression de *réel* dans l’expression ‘*don juan réel*’ suffirait à rétablir le sens admis à partir du procédé de synecdoque généralisante.

Quant à la correction apportée par Kripke, consistant à déléguer à un «état» ou une «histoire» le caractère «réel» du monde, elle rend plus difficile encore l’interprétation de l’énoncé. Utilisons l’autre exemple pour s’en convaincre:

1. L’état réel ou l’histoire réelle du colisée ne doit pas être confondu avec cette chose bien connue qu’on appelle ‘Le Colisée (réel)’.

2. L’état réel ou l’histoire réelle de la notion de colisée ne doit pas être confondu avec cet être bien connu qu’on appelle aussi ‘Le Colisée (réel)’.

Ces divers éléments d’analyse rhétorique vont être à présent rassemblés afin de déterminer le lien sémantique existant entre le monde dans son usage ordinaire et le concept logique de monde possible.

De la notion ordinaire de monde, la logique supprime la plus grande majorité des traits spécifiques, par exemple ceux que Kripke évoque (visibilité, capacité à produire une impression) ou tout autres qu’une analyse du discours ordinaire (et pourquoi pas aussi du discours littéraire?) permettrait de relever. Les seuls traits à faire valoir semblent être ceux de ‘totalité’ ou d’«ensemble». Quoique ces traits soient activables dès les premiers articles («*a set K*»; «*complete assignments*»), la correction apportée tardivement par Kripke les exhibe plus clairement: un «état», une «situation» représentent des totalités abstraitement dégagées de la continuité temporelle et spatiale; une «histoire» est un ensemble de faits. Une interprétation charitable consisterait donc à dire que Kripke a produit une notion logique de monde par le fait d’une synecdoque généralisante sur la notion ordinaire. Nous disons «charitable» parce qu’il n’est pas dit qu’on doive admettre que ‘totalité’ ni ‘ensemble’ soient des traits sémantiques régulièrement actifs dans la notion ordinaire de monde. Pour reprendre la conclusion de Volli: il n’est pas sûr que le monde, dans son acception ordinaire, corresponde à un monde dans son

acception logique. En tous les cas, la logique a exercé une désémantisation drastique sur la notion ordinaire de monde.

À partir de cette acception très abstraite de monde, la logique forge un concept auquel sont assignées des fonctions précises: de consistance (ce que sous-tend le concept d'ensemble), de complétude (pendant syntaxique de totalité), d'implication valide. Ces fonctions précisent les conditions d'emploi du concept de monde dans le cadre d'un langage formalisé. En ce sens, elles sont strictement d'ordre syntaxique et ne produisent pas de sémantisation de la notion de monde selon une acception spécifique à la logique. À nouveau, la conclusion de Volli peut être confirmée: un monde possible n'est pas une espèce particulière de monde (considéré en tant que genre logique) car un monde possible contient toutes les propriétés assignables à l'usage logique de la notion de monde.

Certes, le concept de monde possible n'est pas resté invariable dans les décennies qui ont suivi son introduction dans les premiers articles de Kripke. Parmi les questions qu'il a suscitées, deux intéressent le rapport à la notion ordinaire de monde. Premièrement, le concept de monde possible admet (et même exige) la pluralité. À ce titre, 'pluralisable' fait partie de ses traits sémantiques. Or la notion ordinaire de monde retient parmi ses sèmes spécifiques la singularité: *le* monde est toujours supposé unique; les mondes possibles sont au contraire appelés à être plusieurs, à former un ensemble de mondes possibles. Deuxièmement, une manière de parler du monde ordinaire dans le discours de la logique consiste à le qualifier de *réel*. La question est de savoir si cette caractérisation est compatible avec les fonctions syntaxiques assignées à la notion logique de monde. Que serait un «ensemble réel»? Cette expression est-elle seulement sensée d'un point de vue logique? La place nous manque – sans compter les compétences – pour entrer dans le détail des débats entre logiciens sur ces deux points de questionnement théorique. Qu'il suffise de voir dans ces débats la manifestation d'une «inquiétude» relative à la pertinence même d'une notion logique de monde.

Enfin, il conviendrait de garder en réserve (pour une étude ultérieure) le problème suivant: dans les deux questions que peut soulever en logique la notion ordinaire de monde, celle-ci se comporte à la manière d'un nom propre. Il est patent pourtant que *monde* n'est pas un nom propre; et que la singularité est signifiée en dépit de son caractère «ambigu» – en fait: polysémique.

### 3. De la reprise du concept de monde possible en théorie littéraire

Les résultats du premier examen vont grandement simplifier le second que l'on s'est proposé de faire, à propos du lien à établir entre monde possible et monde fictionnel. Si l'examen devait porter sur les liens entre la *théorie* des mondes possibles et celle des mondes fictionnels, le chantier serait assurément considérable, puisque nombre d'essais de théorie littéraire consacrés aux mondes fictionnels repartent des diverses états de la théorie des mondes possibles et discutent en long et en large les liens théoriques à poser avec les mondes fictionnels (de quelque manière qu'on les nomme précisément). Mais l'approche adoptée ici est nettement plus restreinte: il s'agit seulement de chercher à préciser le rapport sémantique que le mot *monde*, comme il est en usage en logique, entretient avec son usage par les théoriciens de la littérature. Qu'il y ait des différences conceptuelles entre monde possible et monde fictionnel, cela est évidemment attendu, puisqu'ils sont caractérisés par des adjectifs distincts; *fictionnel* étant sémantiquement différent de *possible*, il est probable que ces différences soient activées dans l'élaboration des concepts respectifs. La seule question qui nous intéresse ici est de savoir si cette différenciation se fonde ou non sur un accord relatif aux caractérisations sémantiques à accorder au mot auquel elle se rapporte.

A priori, quatre réponses sont envisageables. 1) Accord des usages. – Comme la notion logique de monde a été assez tardivement explicitée, et seulement de manière peu approfondie (de l'aveu même de son introducteur, Saul Kripke), un accord *tacite* n'est pas immédiatement exclu. Ainsi, par exemple, la façon dont un Antoine Compagnon (1998: 159-160) évoque hâtivement, à partir de la lecture de Pavel, la notion de monde possible la laisse parfaitement compatible avec celles de monde réel et de monde fictionnel, toutes fondées sur la base commune que représente à ses yeux la notion de monde. 2) Désaccord complet. – Envisager, comme le fait Eco (1979: 161; et, à nouveau, 1990: 212), l'existence de deux concepts strictement homonymes, qui plus est homographes, comme le sont l'*avocat* de profession et l'*avocat* de l'avocatier (phénomène très rare en français quand il touche des mots appartenant à la même catégorie grammaticale) n'est guère vraisemblable. Eco lui-même n'y croit pas tout à fait, lui qui affirme, non sans raisons, que la notion de monde possible est venue aux philosophes et aux logiciens depuis la littérature (Eco 1990: 213). Ajoutons pour mémoire que le postulat d'un désaccord total à propos de la notion de monde dans les deux théories en question ne dirait rien encore de leur rapport avec la notion ordinaire de monde. 3) Accord partiel, moyennant une particularisation de l'usage de la notion de monde par supplément de caractérisation sémantique. – Un tel accord est mû par la recherche d'une compatibilité théorique entre la notion de monde

possible et celle de monde fictionnel. Cet accord est le fait de logiciens, le plus souvent par quelque allusion, notamment, chez Plantinga (1974: 45), à travers le rapport que celui-ci établit entre monde et livre, et surtout de théoriciens de la littérature formés à la logique. Lubomir Doležel a œuvré dans cette voie lui qui écrit que «Fictional worlds of literature [...] are a special kind of possible worlds» (1998: 15). 4) Accord mitigé, moyennant une adaptation de l'usage de la notion de monde par substitution de caractérisation sémantique. – La plupart des théoriciens de la littérature ont développé cette dernière réponse.

Ces développements, particularisant ou adaptant le concept de monde possible pour son application à la littérature, sont plausibles par le fait qu'ils se fondent sur une acception désémantisée de la notion de monde, telle qu'en usage en logique.

Prenons-en à témoin l'étude que Marie-Laure Ryan (2019) a consacrée à la notion de monde (*worldness*). Trois critères sémantiques y sont mis à l'examen afin de caractériser la notion de monde raconté (*storyworld*): la distance, la taille et la complétude. Chacun de ces critères suppose que la discussion se développe à partir d'une acception abstraite et sémantiquement très pauvre de la notion de monde.

La complétude «ontologique» attribuable au monde a été l'objet, comme le reconnaît Ryan (2019: 74), d'une controverse étendue. On le comprend sans peine dès lors que cette complétude répondait, quand le concept de monde possible a été initialement introduit en logique, à une exigence fonctionnelle dans la syntaxe de son langage formel. L'incomplétude que certains, tel Doležel (1998: 22), assignent aux mondes fictionnels, corrélée au besoin de les «meubler» (Eco 1979: 160), revient à les jauger à leur capacité à fournir des informations sur eux-mêmes. La notion ordinaire de monde est bien loin d'avoir un tel horizon épistémique. Autrement dit, dans le langage ordinaire, la qualification du monde comme «complet», ou comme «incomplet», aurait beaucoup de mal à être produite dans une situation discursive vraisemblable. Il en est de même du critère de taille, lequel n'évalue pas, on s'en doute, la grandeur matérielle des mondes fictionnels, mais seulement le nombre d'informations à partir desquelles ils s'édifient. Ces critères de complétude et de taille s'accordent très bien en revanche à une acception purement logique de monde comme ensemble, plus ou moins défini et plus ou moins grand.

Le troisième critère, celui de la distance, que Ryan avait présenté en premier, semble de prime abord rencontrer une notion plus commune de monde, puisqu'il prend pour point de référence le monde réel, celui «que nous habitons et qui détermine notre expérience de vie» (Ryan 2019: 65). Pourtant, à nouveau, la distance dont il est question n'a pas pour effet de nous faire visiter des pays lointains ou des mondes qu'on pourrait voir à travers un télescope. Elle n'est pas davantage une manière d'évaluer un

écart rhétorique vis-à-vis de la notion ordinaire de monde. Cette distance consiste seulement en l'introduction d'un opérateur modal selon lequel le monde n'est pas nécessairement réel (mais possible, impossible, actualisable, contrefactuel, etc.). Un tel opérateur modal rencontre rarement les usages ordinaires de la notion de monde. En fait, il ne se rencontre que dans des contextes ironiques (par exemple, dans la question rhétorique *Mais dans quel monde vivez-vous donc!*) ou dans des expressions potentiellement blasphématoires (par exemple, *expédier quelqu'un dans l'autre monde*).

Enfin, une dernière caractérisation du monde raconté est avancée subrepticement, cette fois en parfait accord avec la notion logique de monde. La notion de monde raconté est pluralisable; en clair, elle vaut parce que l'on peut rendre compte de mondes racontés nombreux et variés. La licence prise à l'égard de la notion ordinaire de monde est ici d'autant plus frappante qu'elle est construite sur une dénégation. Ainsi, lorsque Ryan écrit «Building on the OED's definition of worlds as "all that exists", I regard storyworlds as totalities that encompass space, time, and individuated existents that undergo transformations as the result of events» (2019: 63), il est évident qu'elle adapte la définition du *Oxford English Dictionary*, car le lexicographe ne définit de mot au pluriel que si son emploi doit se faire exclusivement au pluriel, ce qui n'est assurément pas le cas de *world*. Mais la forgerie vient aussi du retrait de la mention «(usually singular)» concernant l'emploi du mot dans cette acception particulière<sup>3</sup>. Parmi les neuf définitions répertoriées par ce dictionnaire, sept spécifient en effet que le mot s'emploie seulement au singulier ou ordinairement au singulier. Faut-il en outre souligner que les huit autres définitions rendent compte également de la notion ordinaire de monde et que retenir une seule de ces définitions, qui plus est en la tordant, revient à réduire de façon drastique son champ sémantique?

Ainsi donc, loin de donner la notion de monde fictionnel pour un usage «imagé» de la notion de monde possible, les théoriciens de la littérature ont d'abord admis la très grande abstraction notionnelle que les logiciens ont opéré, par synecdoque généralisante, sur la notion ordinaire de monde, pour ensuite s'éloigner de cette abstraction, soit en raison des particularisations de son usage, soit par adaptation du concept lui-même. La notion de monde fictionnelle ce rapproche-t-elle de ce fait, davantage que celle de monde possible, de la notion ordinaire de monde? Rien n'est moins sûr. Elle accueille en tout cas une pluralité et une variété modale qui la met en contradiction avec les usages ordinaires de la notion de monde.

<sup>3</sup> La citation faite par Ryan n'est pas accompagnée de référence bibliographique. Voici la version de l'*Oxford Advanced American Dictionary*: «[usually singular] (usually used with an adjective) everything that exists of a particular kind; a particular kind of life or existence» (en ligne: <https://www.oxfordlearnersdictionaries.com/>; consulté le 30 janvier 2022).

On se demande en fin de compte si les métaphores que les uns et les autres voient dans les notions de monde possible et monde fictionnel ne signifient pas simplement que ces notions emploient le mot *monde* dans un sens *impropre*, c'est-à-dire en produisant à son égard des *contresens*, des sens contraires à sa signification véritable.

#### 4. Conclusions

Quelle serait alors la signification véritable de *monde*? Nous avons commencé de l'apercevoir: c'est, avant tout, une signification applicable à de multiples usages et diverses situations. Le dictionnaire *Oxford English*, on l'a dit, mentionne neuf acceptions. Pour la langue française, ce nombre est porté à vingt-huit dans le Littré, vingt-trois dans le *Trésor de la langue française*. *Monde* renvoie tantôt à un environnement spatial plus ou moins étendu, tantôt à des collectivités plus ou moins larges d'êtres humains. Les sèmes de 'totalité' et d'«ensemble» peuvent y être actifs, mais non dans tous les usages. De façon plus régulière, en particulier dans les locutions idiomatiques, *monde* suppose, d'une part, une *situation*, une instance *situable*, d'autre part, une *appropriation*, une instance qui donne le monde pour approprié, soit à elle-même, soit à la situation<sup>4</sup>. Lorsque Kripke dit que le monde en logique ne doit pas être confondu avec *l'énorme objet hétérogène qui nous entoure*, son bon sens linguistique active les deux traits sémantiques contenus dans la notion ordinaire de monde: le verbe «entourer» rend compte d'une situation, c'est-à-dire de la position d'un objet par rapport à un autre, et le pronom «nous» indique que cette situation n'est pas objective, mais que, toute confuse qu'elle puisse être, elle implique à la fois Kripke et la collectivité d'êtres humains au nom de qui le premier rend cette situation appropriée et appropriable.

Or la notion ordinaire de monde n'est évidemment pas déliée de la science, avec la sanction de vérité à laquelle elle prétend, ni de la littérature, avec les visées qui lui sont attribuables en propre. Sur cette voie, je voudrais suivre, par une brève (trop brève) évocation, les réflexions de deux auteurs: celles de Bruno Latour à propos de cet «objet qui nous entoure»; celles d'Alexandre Gefen à propos des pouvoirs de la littérature et de la fiction.

Les derniers livres de Bruno Latour portent des titres éloquentes: *Où atterrir?* (2017), *Où suis-je?* (2021). À chaque fois, se trouve au centre des réflexions la question de la situation. Le premier de ces livres part de la mondialisation, considérée comme paradigme idéologique dominant. Ce paradigme est universaliste, non ancré dans le sol (il est «hors-sol») et s'ouvre sur un avenir fait de pures possibilités, faisant comme si la planète,

<sup>4</sup> Je synthétise ici le résultats d'une étude de l'auteur à paraître.

avec ses ressources, était *multipliable* au gré des volontés productivistes. En raison des menaces plus que sérieuses que ce paradigme fait peser sur l'humanité, Latour plaide pour «un *monde commun*» (2017: 10), un monde où habiter et co-habiter (*id.*: 28). À l'«univers infini» de la science moderne (Koyré 1973), il oppose un monde *défini*. Au sein de ce monde il convient de réapprendre à «s'orienter», c'est-à-dire à se situer de manière appropriée.

Alexandre Gefen (2017), pour sa part, a dressé un panorama détaillé de la littérature française des dernières décennies. Chaque volet de l'enquête met la littérature *face* à quelque chose: face à la vie, aux traumatismes et à la maladie, à soi-même et aux autres, au temps, ainsi que face au monde. Il ne s'agit plus en effet de *construire* le monde, comme l'envisage la théorie des mondes fictionnels (notamment Eco 1979: 169), mais pas davantage de se le *donner* comme à l'époque classique. Bref, ni réalisme ni constructivisme, car cette alternative (mise en scène par Doležel 2019: 50) ne dénote que de postures *épistémologiques*. Mettre la littérature face au monde interroge autrement son pouvoir – ce pouvoir que le titre du livre de Gefen révèle: il s'agit de *réparer le monde*. La littérature a le pouvoir, devant et pour la collectivité des êtres humains, de *faire réparation*, de restaurer le sens lorsque celui-ci a été réduit à une abstraction, tordu et dénaturé. Il s'agit d'un travail de *resémantisation* que peut accomplir la littérature, et singulièrement la fiction littéraire.

Roland Barthes (1953) n'a jamais caché que ses positions théoriques, quant à la littérature, ont été guidées par le souci d'y trouver le moyen de justifier une forme d'écriture capable d'entrer en résonance avec le monde qui lui était contemporain. Les théoriciens des mondes possibles, qui se sont souvent prononcés contre ces positions théoriques dites «textualistes» (Pavel 1988: 12; Ryan 2019: 81) ne doivent pas se croire pour autant exemptés eux-mêmes de tout positionnement idéologique. La possibilité du monde, dans la logique de la connaissance scientifique comme dans la fiction, est une idée théorique connaissant elle aussi un imaginaire idéologique et politique. Désémantiser le monde comme le resémantiser découvrent des projets qui ne sont pas seulement épistémiques.

**Sémir Badir**

Université de Liège

Centre de Sémiotique et Rhétorique

3 place Cockerill

4000 Liège

België

emir.badir@uliege.be

orcid: 0000-0001-5744-7071



## References

- BADIR, S.  
2022 “Qu’est-ce que le monde? Étude sémantique”, in *Acta semiótica et lingvistica*, n. 27, 2.
- BARTES, R.  
1953 *Le degré zéro de l’écriture*, Paris, Seuil.
- COMPAGNON, A.  
1998 *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, = Points essais, 2001.
- DOLEŽEL, L.  
1998 *Heterocosmica. Fiction and Possible Worlds*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press.  
2019 “Profyry’s Tree for the Concept of Fictional Worlds”, in A. Bell and M.-L. Ryan (eds.), *Possible Worlds Theory and Contemporary Narratology*, Lincoln and London, University of Nebraska Press: 47-61.
- ECO, U.  
1979 *Lector in fabula*, Milano, Bompiani (trad. fr.: *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 1985; éd. utilisée: Livre de poche biblio essais, 1989).  
1990 *I limiti dell’interpretazione*, Milano, Bompiani (trad. fr.: *Les limites de l’interprétation*, Paris, Grasset, 1992; éd. utilisée: Livre de poche biblio essais, 1994).
- FÖRST, B.  
2016 *An Introduction to Fictional Worlds Theory*, Frankfurt am Maine-New York, Peter Lang.
- GEFEN, A.  
2017 *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti.
- GOODMAN, N.  
1978 *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett.
- GROUPE  $\mu$   
1970 *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- KLINKENBERG, J.-M.  
1996 *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Gref.
- KOYRÉ, A.  
1973 *Du monde clos à l’univers infini*, Paris, Gallimard.
- KRIPKE, S.  
1959 “A Completeness Theorem in Modal Logic”, in *Journal of Symbolic Logic*, n. 24, 1: 1-14.  
1963 “Semantic analysis of modal logic 1: Normal modal propositional calculi”, in *Zeitschrift für mathematische Logik und Grundlagen der Mathematik*, n. 9: 67-96.  
1980 *Naming and Necessity*, Cambridge, Harvard University Press.

LATOUR, B.

2017 *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.

2021 *Où suis-je? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

PAVEL, T.

1988 *Univers de la fiction*. Paris, Seuil, = Points essais, 2017.

PLANTINGA, A.

1974 *The Nature of Necessity*, Oxford, Oxford University Press.

RYAN, M.-L.

1991 *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.

2019 "From Possible Worlds to Storyworlds. On the Worldness of Narrative Representation", in A. Bell and M.-L. Ryan (eds.), *Possible Worlds Theory and Contemporary Narratology*, Lincoln and London, University of Nebraska Press: 62-87.

VOLLI, U.

1978 "Mondi possibili, logica, semiotica", in *V&S*, n. 19-20: 123-148.

